

copie à N. Hasler
le 24.1.46.

Berne, le 15 janvier 1946

Monsieur le Ministre,

La lettre que vous m'avez écrite le 1er janvier m'a touché, et j'ai été très sensible aux sentiments que vous exprimez à mon égard.

Cette année passée au Conseil fédéral à la tête du département aujourd'hui sans doute le plus difficile, est la plus dure que j'aie vécue. J'ai sans doute pris des habitudes, mais chaque jour qui commence est pour moi une épreuve nouvelle. On a ou on n'a pas le goût du pouvoir - mais je ne pense pas qu'on l'acquiert. Et pourtant, pendant cette année j'aurai eu le privilège d'entrer en contact avec quelques personnalités dont le concours désintéressé et le dévouement ont été pour moi le plus grand réconfort. Je pense à vous, Monsieur le Ministre, je pense aussi à N. Ruggier. Les heures que j'ai passées avec vous à discuter objectivement des questions qui nous préoccupent m'ont fait oublier l'incroyable médiocrité et la constante mesquinerie du personnel politique, qui prétend diriger les affaires du pays. Il y a, je le sais, d'honorables exceptions parmi les parlementaires avec lesquels je suis obligé de me débattre. Mais la plupart d'entre eux songent rarement à résoudre un problème pour lui-même. Leurs jugements sont déformés par de petits sentiments, de petites haines, de petites ambitions. Ils ne recherchent pas la vérité - souvent ils la craignent - ils sont dépourvus de noblesse. Je comprends que Renan quand il oppose les philosophes aux politiciens ait été dur et cruel pour ces derniers.

Le but de ma lettre n'est d'ailleurs pas de vous parler de politique, mais de vous exprimer ma reconnaissance pour le sacrifice que vous aurez fait en acceptant de représenter la Suisse à Paris. Vous pouvez

... Dodis



- 2 -

15.1.46.

aujourd'hui mesurer l'importance du service que vous avez rendu non seulement au Conseil Fédéral mais à tout le pays. Rarement un Ministre de Suisse aura joué un rôle que depuis quelques mois vous jouez à Paris. Et je regrette - en le comprenant - que vous avez toujours une arrière-pensée en songeant au Comité International de la Croix-Rouge qui aurait besoin de vous, mais pour le moment je ne vois pas la solution qui permettrait de vous libérer. Nous pourrions reprendre le sujet quand vous viendrez en février.

J'ai regretté de ne pas voir Monsieur Bidault pendant son séjour en Suisse. J'avais prié l'Ambassadeur de France de lui dire que je le rejoindrais dans le train, s'il le désirait. La réponse de M. Hoppenot a été plutôt négative et je n'ai pas voulu insister.

La semaine prochaine j'organiserai le petit dîner prévu en l'honneur de Mauriac.

J'attends avec impatience vos nouvelles sur l'entretien que vous devez avoir cette semaine avec M. Bogomolov. Si je pouvais régler cette question de l'U.R.S.S. ce serait un poids de moins. D'après des renseignements de Belgrade et de Londres, nous pourrions reprendre des relations très rapidement, à condition d'exprimer des regrets pour notre politique antisoviétique. Il ne peut pas en être question.

Je me réjouis de vous revoir. Veuillez présenter mes hommages respectueux à Madame Burckhardt et croire vous-même, Monsieur le Ministre, à toute ma reconnaissance et à mes meilleurs sentiments.

Max Petitpierre.